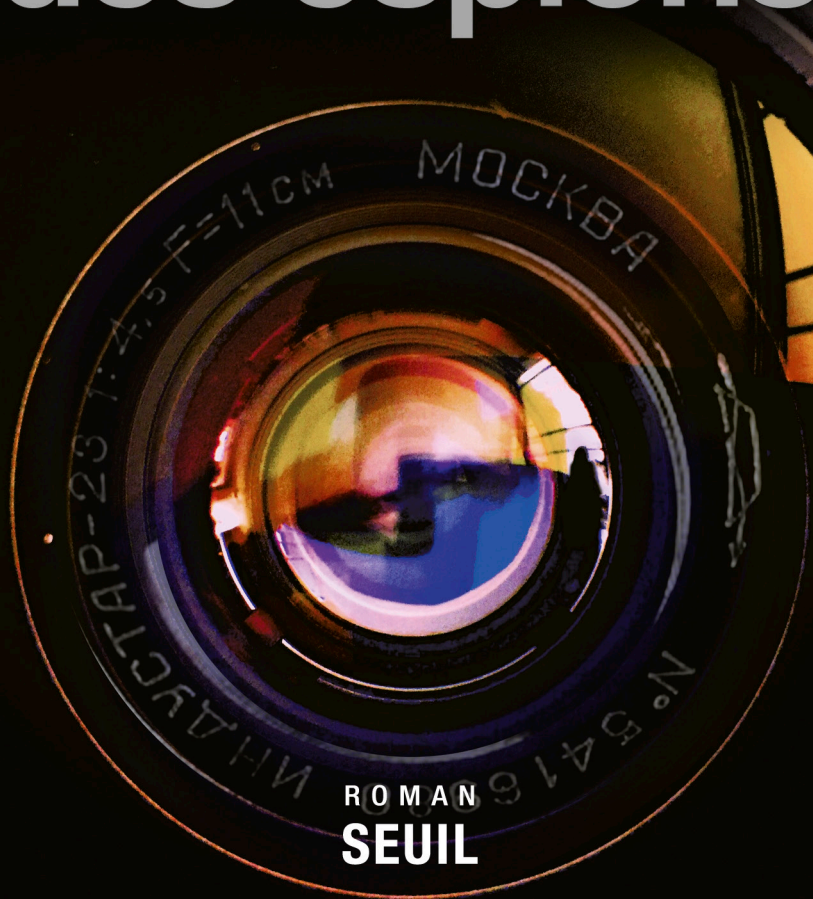


# JOHN le CARRÉ

L'héritage  
des espions



ROMAN  
SEUIL



L'HÉRITAGE  
DES ESPIONS



*JOHN le CARRÉ*

# L'HÉRITAGE DES ESPIONS

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (GRANDE-BRETAGNE)  
PAR ISABELLE PERRIN

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : *A Legacy of Spies*  
Éditeur original : Viking/Penguin Books, Londres  
© David Cornwell, 2017  
ISBN original : 978-0-241-30854-7

ISBN 978-2-02-137136-9

Ce titre est également disponible en e-book  
sous l'e-pub 978-2-02-137134-5

© Éditions du Seuil, avril 2018, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

# 1

Ce qui suit est le récit authentique et aussi précis que possible de mon rôle dans l'opération de désinformation britannique (nom de code Windfall) montée contre la Stasi, le service de renseignement est-allemand, à la fin des années 1950 et au début des années 1960, qui a provoqué la mort du meilleur agent secret anglais avec lequel j'ai jamais travaillé et de la femme innocente pour laquelle il a donné sa vie.

Un professionnel du renseignement n'est pas plus immunisé contre les sentiments que le reste de l'humanité. Ce qui lui importe, c'est d'arriver à les refouler, que ce soit sur le coup ou, en ce qui me concerne, cinquante ans plus tard. Il y a deux mois encore, allongé sur mon lit, le soir, dans la ferme isolée en Bretagne qui me sert de foyer, à écouter les meuglements des vaches et les chamailleries des poules, j'occultais résolument les voix accusatrices qui tentaient parfois de venir troubler mon sommeil. J'étais trop jeune, protestais-je, j'étais trop innocent, trop naïf, trop subalterne. Si vous cherchez des têtes à couper, disais-je à ces voix, allez donc voir ces grands maîtres de la désinformation que furent George Smiley et son supérieur Control. C'est leur fourberie raffinée, insistais-je, c'est leur intellect érudit et pervers, pas le mien, qui ont accouché du triomphe et du chemin de croix que fut Windfall. Le Service auquel j'ai consacré les plus belles années de ma vie

m'ayant demandé des comptes, c'est seulement aujourd'hui, dans mon vieil âge et malgré ma stupéfaction, que je me sens contraint de coucher sur le papier, quel qu'en soit le coût, les ombres et les lumières de mon implication dans cette affaire.

Comment j'en suis arrivé à être recruté dans le Secret Intelligence Service (le Cirque, comme nous autres jeunes-turcs l'appelions en ces temps censément glorieux où nous étions installés non pas dans une grotesque forteresse près de la Tamise, mais dans un prétentieux immeuble victorien de brique rouge qui épousait la courbe de Cambridge Circus) reste pour moi un mystère au même titre que les circonstances de ma naissance et ce, d'autant plus que les deux événements sont indissociables.

Mon père, que j'ai à peine connu, était, à en croire ma mère, le fils prodigue d'une riche famille anglo-française des Midlands, un homme aux appétits immodérés qui dilapidait son héritage mais que rachetait son amour pour la France. À l'été 1930, il prenait les eaux à Saint-Malo, où il fréquentait casinos et *maisons closes*\* et globalement vivait sur un grand pied. Alors âgée de vingt ans, ma mère, unique descendante d'une longue lignée de paysans bretons, se trouvait dans cette même ville pour servir de demoiselle d'honneur à la fille d'un riche marchand de bestiaux. C'est du moins ce qu'elle affirme, mais il s'agit là d'une source non recoupée, et comme elle ne répugnait pas à enjoliver les faits quand ils n'allaient pas dans son sens, je ne serais pas surpris qu'elle fût venue en ville pour des motifs moins dignes.

Elle raconte s'être éclipsée après la cérémonie avec une autre demoiselle d'honneur. Légèrement pompettes après une ou deux coupes de champagne, elles quittèrent la réception dans leur tenue de noces pour aller baguenauder sur la promenade fort fréquentée ce soir-là, où mon père déambulait lui

\* Tous les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*Note de la traductrice.*)



aussi, en quête d'une rencontre. Ma mère était jolie et frivole, son amie un peu moins. Une idylle éclair s'ensuivit, dont la précipitation effaroucha ma mère de façon bien compréhensible, mais un nouveau mariage fut bientôt organisé et j'en fus le fruit. Mon père, semble-t-il, n'était pas fait pour la vie matrimoniale et, même dans les premières années, réussit à être plus souvent absent que présent.

C'est là que l'histoire prend un tour héroïque. Comme nous le savons, la guerre change tout, et elle changea mon père du jour au lendemain. À peine avait-elle été déclarée qu'il tambourinait à toutes les portes du ministère de la Guerre, se portant volontaire auprès de qui voudrait bien de lui. Sa mission, à en croire ma mère, consistait à sauver la France à lui tout seul. Consistait-elle aussi à fuir ses obligations familiales ? C'est là un blasphème que je n'eus jamais le droit de prononcer en présence de ma mère. Les Anglais venaient de former le Special Operations Executive (SOE), auquel Winston Churchill en personne avait notoirement confié la tâche de « mettre l'Europe à feu et à sang ». Les villes côtières du sud-ouest de la Bretagne étaient des foyers d'activités des sous-marins allemands, et notre bonne ville de Lorient, ancienne base navale française, était le foyer le plus chaud entre tous. Parachuté cinq fois sur la lande bretonne, mon père rejoignit tous les groupes de résistants qu'il put trouver, prit sa part dans les sabotages et connut une mort atroce dans la prison de Rennes aux mains de la Gestapo, laissant derrière lui un modèle de dévouement altruiste impossible à égaler pour un fils. Son autre legs fut une foi mal placée dans le système anglais des *public schools* qui, en dépit de son propre passage catastrophique dans l'une de ces écoles privées, me condamna au même destin.

Les toutes premières années de ma vie furent paradisiaques. Ma mère cuisinait en papotant, mon grand-père était sévère mais brave, la ferme prospérait. À la maison, nous parlions breton. À l'école primaire catholique du village, une belle et jeune reli-

gieuse qui avait passé six mois à Huddersfield comme fille au pair m'apprit des rudiments d'anglais et, en vertu d'un décret national, le français. Pendant les vacances, je courais pieds nus dans les champs et sur les falaises environnantes, je moissonnais le sarrasin pour les galettes de ma mère, je m'occupais d'une vieille truie prénommée Fadette et je jouais à des jeux endiablés avec les enfants du village.

L'avenir ne signifiait rien pour moi, jusqu'au jour où il me tomba dessus.

À Douvres, une dame grassouillette du nom de Murphy, cousine de mon défunt père, m'arracha à la main de ma mère pour m'emmener chez elle à Ealing. J'avais huit ans. Par la fenêtre du train, je vis pour la première fois des ballons de barrage. Pendant le dîner, M. Murphy déclara que la guerre se terminerait en quelques mois et Mme Murphy le contredit, tous deux veillant à parler lentement et à se répéter par égard pour moi. Le lendemain, Mme Murphy m'emmena chez Selfridges, où elle m'acheta un uniforme pour l'école, prenant soin de garder le reçu. Le surlendemain, elle pleurait sur le quai de la gare de Paddington tandis que j'agitais ma toute nouvelle casquette d'école pour lui dire au revoir.

L'anglicisation voulue pour moi par mon père s'explique d'elle-même. La guerre battait son plein. Les écoles devaient faire avec ce qu'elles avaient. Je n'étais plus Pierre mais Peter. Mon anglais défaillant faisait de moi la risée de mes camarades et mon français bretonnant celle de mes pauvres professeurs. On m'informa presque nonchalamment que notre petit village, Les Deux-Églises, avait été pris par les Allemands. Les lettres de ma mère, quand elles arrivaient, se présentaient dans des enveloppes brunes ornées de timbres anglais et de cachets de Londres. Ce fut seulement des années plus tard que je pus imaginer par quelles mains courageuses elles avaient dû transiter. Les congés se passaient dans un tourbillon de colonies de vacances et de parents de substitution. Aux écoles primaires

privées en brique rouge succédèrent des *public schools* en granit gris, mais le programme ne changea pas : la même margarine, les mêmes homélies sur le patriotisme et l'Empire britannique, la même violence aveugle, la même cruauté insouciance, les mêmes désirs sexuels occultés. Un soir du printemps 1944, peu avant le Débarquement, le principal me convoqua à son bureau pour m'annoncer que mon père était mort au champ d'honneur et que je devais être fier de lui. Pour raison de sécurité, aucune information complémentaire ne pouvait m'être fournie.

J'avais seize ans lorsque, au terme d'un dernier trimestre particulièrement ennuyeux, je pus retrouver une Bretagne en paix, moi l'inadapté anglais mal dégrossi. Mon grand-père était mort. Un nouveau compagnon, M. Émile, partageait le lit de ma mère. Je n'aimais pas M. Émile. Une moitié de Fadette avait été donnée aux Allemands, l'autre à la Résistance. Pour échapper aux forces contraires de mon enfance et mû par un sentiment de devoir filial, je m'embarquai clandestinement dans un train à destination de Marseille, où, en me vieillissant d'un an, je tentai de m'enrôler dans la Légion étrangère. Mon aventure donquichottesque rencontra une fin abrupte lorsque la Légion, en une exceptionnelle concession aux supplices de ma mère qui arguait du fait que je n'étais pas étranger mais bien français, me relâcha vers un destin de captivité, cette fois dans la banlieue londonienne de Shoreditch, où le beau-frère improbable de mon père, Markus, gérant d'une entreprise qui importait de luxueux tapis et fourrures d'Union soviétique (sauf qu'il disait toujours « Russie »), avait offert de m'apprendre le métier.

L'oncle Markus reste un autre mystère insondable de ma vie. À ce jour, j'ignore encore si son offre d'emploi lui fut d'une façon ou d'une autre suggérée par mes futurs maîtres. Quand je lui demandais comment mon père était mort, il secouait la tête d'un air désapprobateur, pas vis-à-vis de mon père, mais en raison de la trivialité de ma question. Je me demande parfois s'il est possible de naître secret, comme d'autres gens

naissent riches, grands ou musiciens. Markus n'était ni avare, ni strict, ni méchant. Il était juste secret. Il venait d'Europe centrale et se faisait appeler Collins, mais je n'ai jamais su quel était son nom d'origine ; il parlait anglais très vite avec un accent prononcé, mais je n'ai jamais su quelle était sa langue maternelle. Il m'appelait Pierre. Il avait une bonne amie pré-nommée Dolly, modiste à Wapping, qui venait le chercher à l'entrepôt le vendredi après-midi, mais je n'ai jamais su où ils allaient passer le week-end ni s'ils étaient mariés l'un avec l'autre ou avec un autre conjoint. Dolly avait un Bernie dans sa vie, mais je n'ai jamais su si Bernie était son mari, son fils ou son frère, parce que Dolly était née secrète, elle aussi.

Et même aujourd'hui j'ignore si la Société transsibérienne de fourrures et tapis Collins était une véritable entreprise ou juste une façade destinée à la collecte de renseignements. Quand j'ai cherché à le découvrir par la suite, je me suis heurté à un mur. Ce que je savais, c'est que chaque fois qu'oncle Markus s'apprêtait à partir pour une foire commerciale à Kiev, Perm ou Irkoutsk, il tremblait beaucoup et que, quand il en revenait, il buvait beaucoup. Et aussi que, dans les jours précédant la foire, un Anglais beau parleur pré-nommé Jack venait à l'entrepôt, faisait du charme aux secrétaires, passait la tête dans la salle de tri en me disant « Hello, Peter ! Tout va bien ? » (il ne m'appelait jamais Pierre), puis emmenait Markus faire un bon déjeuner quelque part. Et après le déjeuner, Markus revenait à son bureau et en verrouillait la porte.

Jack se disait négociant en sable fin, mais je sais aujourd'hui qu'il commerçait surtout dans le renseignement, car, quand Markus lui annonça que son médecin lui interdisait dorénavant d'aller à des foires, Jack me proposa de venir déjeuner avec lui, m'amena au Travellers Club de Pall Mall et me demanda si je regrettais de ne pas avoir fait carrière dans la Légion, si une de mes amourettes était sérieuse, pourquoi je m'étais enfui de ma *public school* alors que j'avais été capitaine de l'équipe

de boxe et si j'avais jamais envisagé de me rendre utile à mon pays (l'Angleterre, pour lui) parce que si j'avais l'impression d'avoir raté la guerre à cause de mon jeune âge, c'était là mon occasion de me rattraper. Il ne mentionna mon père qu'une seule fois pendant ce déjeuner, en termes suffisamment anodins pour que je puisse penser que le sujet aurait aussi bien pu ne pas venir sur le tapis.

« Ah, et à propos de votre défunt et vénéré père. Je vous parle en confiance et ce que je vais vous dire, je ne l'ai jamais dit. D'accord ?

– Oui.

– C'était un type très courageux et il a accompli un boulot formidable pour son pays. Pour ses deux pays. Point final ?

– Si vous le dites.

– À sa santé ! »

À sa santé, répétai-je, en lui portant un toast silencieux.

Dans une élégante maison de campagne du Hampshire, Jack et son collègue Sandy, ainsi qu'une jeune femme efficace pré-nommée Emily dont je tombai amoureux au premier regard, me prodiguèrent une formation accélérée sur la technique pour relever une boîte aux lettres morte en plein centre de Kiev (en l'occurrence une pierre descellée dans le mur d'un vieux kiosque à tabac dont ils avaient construit une réplique dans l'orangerie), pour repérer le signal de sécurité qui m'informerait que je pouvais la relever (en l'occurrence un ruban vert effiloché accroché à une barrière) et pour ensuite indiquer que je l'avais bien relevée (en l'occurrence, en jetant un paquet vide de cigarettes russes dans une poubelle proche d'un abribus).

« Ah, Peter, quand vous demanderez votre visa russe, peut-être vaudrait-il mieux utiliser votre passeport français que le britannique, suggéra Jack au passage en me rappelant que l'oncle Markus avait une filiale à Paris. Et au fait, Emily, c'est bas les pattes », précisa-t-il au cas où j'aurais eu des vues, ce qui était bien le cas.



Ce fut là ma première sortie sur le terrain, ma toute première mission pour ce que j'en viendrais à appeler le Cirque, et la première image que j'ai de moi en tant que guerrier secret à l'instar de mon défunt père. Je serais aujourd'hui incapable d'énumérer toutes celles que j'ai effectuées pendant les deux années qui suivirent, au moins une demi-douzaine, à Leningrad, Gdansk et Sofia, puis Leipzig et Dresde, toutes sans anicroche a priori, si l'on excepte le travail de mise en condition en amont et de déconditionnement en aval.

Pendant de longs week-ends dans une autre maison de campagne entourée d'un autre magnifique jardin, j'ajoutai de nouvelles cordes à mon arc, dont la contre-surveillance ou les contacts furtifs avec des inconnus dans une foule pour effectuer une remise de documents. Au beau milieu de ces clowneries, lors d'une discrète cérémonie organisée dans un appartement sûr de South Audley Street, j'eus le droit de prendre possession des médailles de bravoure de mon père, une française, une anglaise, et des citations qui les motivaient. Pourquoi un tel délai ? aurais-je pu demander, sauf qu'entre-temps j'avais appris à éviter les questions.

Ce fut seulement quand je commençai à me rendre en Allemagne de l'Est que George Smiley, poussah à lunettes perpétuellement inquiet, débarqua dans ma vie par un dimanche après-midi dans le Sussex de l'Ouest, où je me faisais débriefer non plus par Jack mais par un certain Jim, un type de mon âge d'origine tchèque à l'allure de baroudeur, dont le nom de famille, quand il eut enfin le droit d'en avoir un pour moi, s'avéra être Prideaux. Je l'évoque ici en raison du rôle non négligeable qu'il devait lui aussi jouer par la suite dans ma carrière.

Smiley ne parla guère lors de mon débriefing, se contentant de rester assis dans son fauteuil à m'écouter, me jetant à l'occa-

sion un regard de hibou à travers ses lunettes à épaisse monture. Mais quand ce fut terminé, il me proposa une petite promenade dans le jardin, qui semblait n'avoir pas de confins sinon le parc qui le prolongeait. Nous avons parlé, nous nous sommes assis sur un banc, nous avons marché, nous nous sommes assis de nouveau, tout cela sans cesser de parler. Ma chère mère était-elle en vie et bien portante ? Elle va très bien, merci, George. Elle perd un peu la tête, mais elle va bien. Et mon père, avais-je gardé ses médailles ? Je répondis que ma mère les lustrait tous les dimanches, ce qui était la stricte vérité, sans mentionner le fait que, parfois, elle les épinglait sur ma poitrine et se mettait à pleurer. Contrairement à Jack, il ne me posa aucune question sur mes conquêtes. Il avait dû voir dans leur nombre élevé un gage de sécurité.

Quand je repense aujourd'hui à cette conversation, je ne peux m'empêcher de croire que, consciemment ou pas, il se proposait d'être la figure paternelle qu'il devint par la suite. Mais peut-être est-ce là mon impression personnelle, et non la sienne. Il n'en reste pas moins que, lorsqu'il finit par me faire sa demande, j'eus l'impression d'un retour au foyer, même si mon vrai foyer se trouvait de l'autre côté de la Manche, en Bretagne.

« Voilà, nous nous demandions si vous envisageriez de vous engager auprès de nous de façon plus régulière, dit-il d'une voix lointaine. Les gens qui travaillent pour nous en externe ne s'adaptent pas toujours bien en interne, mais dans votre cas, nous pensons que cela pourrait marcher. Nous ne payons pas bien et les carrières ne sont pas souvent longues. Mais nous pensons que c'est un travail important, du moment qu'on se soucie de la fin et pas trop des moyens. »

Ma ferme aux Deux-Églises se compose d'une longère du XIX<sup>e</sup> siècle en granit très banale, d'une étable délabrée au pignon orné d'une croix en pierre, de fortifications en ruine héritées de guerres oubliées, d'un antique puits en pierre aujourd'hui inutilisé mais jadis réquisitionné par les résistants pour y dissimuler leurs armes à l'occupant nazi, d'un four extérieur tout aussi antique, d'une presse à cidre décatie et de cinquante hectares de pâturages descendant vers une falaise baignée par la mer. Cette propriété, dans ma famille depuis quatre générations (je suis la cinquième), n'est pas plus noble que rentable. À ma droite quand je regarde par la fenêtre du salon, je vois la flèche branlante d'une église du XIX<sup>e</sup> siècle, et à ma gauche, isolée, une chapelle blanche à toit de chaume. À elle deux, elles ont donné son nom à notre village. Aux Deux-Églises, comme partout en Bretagne, on est catholique sinon rien. Je ne suis rien.

Notre ferme se situe à environ une demi-heure de voiture à l'ouest de Lorient quand on suit la route côtière du sud, bordée en hiver de peupliers chétifs et jalonnée de morceaux du mur de l'Atlantique qui, faute de pouvoir être démontés, sont en passe d'acquérir le statut d'un Stonehenge moderne. Au bout d'une trentaine de kilomètres, on guette sur la gauche une pizzeria pompeusement baptisée L'Odysée et, juste après sur la droite, un dépôt ouant où le mal nommé Honoré, clochard



imbibé que ma mère m'a toujours recommandé d'éviter et que les autochtones surnomment « le nabot teigneux », revend du bric-à-brac, de vieux pneus et du purin. Arrivé à l'écriteau abîmé qui indique *Delassus*, le nom de ma famille maternelle, on prend un chemin troué de nids-de-poule qui obligent à de multiples freinages ou, lorsqu'on est M. Denis le facteur, qu'on esquive en slalomant à pleine vitesse – ce qu'il faisait précisément en cette matinée ensoleillée du début de l'automne, provoquant l'indignation des poules dans la basse-cour et la sublime indifférence d'Amoureuse, ma setter irlandaise adorée, bien trop occupée à prendre soin de sa récente portée pour accorder son attention à de simples affaires humaines.

Quant à moi, à la seconde où M. Denis, alias Mongénéral en raison de sa haute stature et de sa supposée ressemblance avec de Gaulle, s'extirpa de sa fourgonnette jaune pour avancer jusqu'au perron, je devinai d'un coup d'œil que la lettre qu'il serrait dans sa main effilée venait du Cirque.



Loin de m'en inquiéter au début, je m'en amuse. Certaines choses ne changeront jamais dans les services secrets britanniques, notamment cette angoisse obsessionnelle concernant le choix du type de papeterie à utiliser pour leur correspondance non clandestine. Pas trop officielle, pas trop formelle, ce serait mauvais pour la couverture. Pas d'enveloppe translucide, donc plutôt doublée. Blanc c'est trop voyant, donc osons le pastel, juste rien de trop romantique. Un bleu éteint, un soupçon de gris, les deux iront bien. La mienne est gris perle.

Problème suivant : l'adresse. Tapuscrite ou manuscrite ? Pour répondre à cette question, veillons comme toujours aux intérêts de l'homme sur le terrain, en l'occurrence, moi, Peter Guillem, ex-membre du Service, à la retraite et heureux de l'être, résident de longue date de la France rurale, jamais présent aux

réunions d'anciens, pas de compagnie connue, titulaire d'une pension complète et à ce titre corvéable à merci. Conclusion : dans un hameau breton isolé où les étrangers sont rares, une enveloppe grise tapuscrite d'apparence semi-officielle avec un timbre anglais pourrait attirer l'attention des gens du cru, donc on part sur manuscrite. Maintenant, la partie délicate. Le Bureau, ou autre dénomination actuelle du Cirque, ne sait pas résister à une classification de sécurité, ne serait-ce que *Confidentiel*. Peut-être ajouter un *Personnel*, pour plus de portée ? *Personnel et Confidentiel*, à remettre en main propre ? Trop lourd. On s'en tient à *Confidentiel*. Ou mieux, dans le cas présent, à *Personnel*.

1 Artillery Buildings  
Londres, SE14

Cher Guillam,

Nous ne nous connaissons pas, mais permettez-moi de me présenter. Je suis le directeur commercial de votre ancienne entreprise, responsable des dossiers actuels et passés. Une affaire dans laquelle vous semblez avoir joué un rôle important voici un certain nombre d'années a refait surface inopinément, et je n'ai d'autre option que de vous demander de venir à Londres au plus vite pour nous aider à préparer une réponse.

Je suis autorisé à vous offrir le remboursement de votre voyage (en classe économique) et une indemnité journalière pondérée en fonction des prix de la capitale à hauteur de 130 livres tout le temps que votre présence sera requise.

Comme nous ne semblons pas disposer d'un numéro de téléphone à votre nom, je vous saurais gré de contacter Tania en PCV au numéro ci-dessus ou, si vous avez un accès internet, à l'adresse mail

ci-dessous. Loin de moi l'idée de vous importuner, mais je dois insister sur le fait que cette affaire est d'une certaine urgence. Permettez-moi, pour conclure, d'attirer votre attention sur l'alinéa 14 de votre accord de fin de contrat.

Cordialement,  
A. Butterfield  
(CJ auprès du CS)

P.-S. : Merci de penser à vous munir de votre passeport quand vous vous présenterez à la réception. AB.

Par « CJ auprès du CS », comprendre *conseiller juridique auprès du chef du Service*, par « alinéa 14 », comprendre *obligation à vie de répondre aux convocations que le Cirque jugera nécessaires*, et par « permettez-moi de vous rappeler », comprendre *n'oubliez pas qui vous verse votre retraite*. Et non, je n'ai pas d'adresse mail. Et pourquoi l'absence de date sur cette lettre ? Raisons de sécurité ?

Catherine est dans le verger en compagnie d'Isabelle, sa fille de neuf ans, à jouer avec deux jeunes chèvres féroces qu'on nous a récemment confiées. C'est une jeune femme mince au large visage de Bretonne et aux yeux marron dont le regard lent vous jauge sans trahir une quelconque expression. Quand elle écarte les bras, les chèvres s'y blottissent d'un bond et la petite Isabelle, qui sait s'amuser d'un rien, joint les mains et effectue une pirouette de ravissement. Mais Catherine, si vigoureuse soit-elle, doit veiller à attraper les chèvres l'une après l'autre, sinon un doublé pourrait la faire tomber à la renverse. Isabelle m'ignore. Elle n'est pas à l'aise avec le regard des autres.

Dans le champ derrière elles, Yves, le journalier sourd, récolte des choux : plié en deux, il en coupe la tige de la main droite et les jette dans une brouette de la gauche sans jamais redresser

l'angle de son dos voûté. Il est surveillé par une vieille jument grise nommée Artémis, une autre bête recueillie par Catherine. Voici deux ans, nous avons récupéré une autruche vagabonde qui s'était échappée d'une ferme voisine. Quand Catherine a prévenu son propriétaire, il lui a dit de la garder parce qu'elle était trop vieille. L'autruche est morte de sa belle mort et nous lui avons organisé des funérailles nationales.

« Tu veux quelque chose, Pierre ? demande Catherine.

– Je dois m'absenter quelques jours, malheureusement.

– Tu vas à Paris ? suppose-t-elle, car elle n'aime pas que j'aille à Paris.

– Non, à Londres. Quelqu'un est décédé. »

Parce que, même à la retraite, je dois me trouver une couverture.

« Quelqu'un que tu aimes ?

– Plus maintenant, dis-je avec une fermeté qui me surprend moi-même.

– Alors, ce n'est pas grave. Tu pars ce soir ?

– Demain. Je prendrai le premier vol depuis Rennes. »

Fut un temps où il suffisait au Cirque de siffler pour que je me précipite à l'aéroport de Rennes. Ce temps est révolu.



Il faut être entré en espionnage à l'époque du vieux Cirque pour comprendre l'aversion qui m'a saisi lorsque, à 16 heures le lendemain après-midi, j'ai payé mon taxi et gravi la rampe d'accès en béton du nouveau QG affreusement prétentieux du Service. Il faut avoir été moi dans mes jeunes années d'espion, revenant épuisé d'un des avant-postes isolés de l'Empire (soviétique le plus souvent, ou l'un de ses pays satellites). À peine posé à l'aéroport de Londres, on prend le bus et le métro, on arrive à Cambridge Circus, où l'équipe Production attend pour le débriefing, on monte cinq marches délabrées jusqu'à la porte du



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRESSION : CPI FRANCE  
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2018. N° 137133 (00000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE